

Le monde fait encore l'expérience d'une grande division entre la culture et la nature, rupture au sein de laquelle les pouvoirs hégémoniques en place imposent une vision dominante du temps, prédisant par le fait même ses possibles répercussions dans le futur – toujours en réitérant certains biais et en faisant usage d'excuses pour effacer les histoires et pratiques anti-coloniales. La perspective blanche, éclipsant les autres, opère souvent de pair avec des structures paternalistes, et met en place une relation au temps qui se déploie de manière unidirectionnelle et soumise. L'idée derrière ce type de structure se trouve à être que, dans le fait d'établir un pacte avec la blancheur, le futur aura acquis une valeur positive, une fois que nous sommes pris dans les pièges de la modernité. Pendant ce temps, la linéarité de cette conception du temps mène à un mépris de la nature, comme si elle était vouée à devenir le fossile d'une époque passée. Ou une échappatoire au poids de l'oppression: du caoutchouc artificiel et méditatif dissimulé dans la forme de jardins au design excentrique. C'est à travers la division entre culture et nature qu'une perspective linéaire du temps est tracée. L'objectif d'une telle idéologie est de soutenir la mise en forme d'une existence mono-accordée dont le rôle est de maintenir les hiérarchies. L'ancienne triade (empire, commerce privé et église), remodelée sous la forme de corporations, propriété privée et propriété familiale – déforme constamment l'expansion de cadres temporels auto-régulateurs. Elle impose des binarités construites à partir desquels nous sommes tenu-e-s de repérer le point de vue blanc-capacitiste-cis-hétéronormatif, qui est, de manière inhérente, déconnecté des vraies expériences du fait d'être humain-e. Un tel cis-tème fonctionne de manière à nous faire considérer comme réelles, naturelles et vraies des choses qui ne le sont, en fait, pas. En réaction à ce type d'aliénation, la dualité du concept marxiste de base et de superstructure nous fait prendre conscience d'un antagonisme dans le temps dont le tic-tac de l'horloge et son aiguille ne peuvent pointer que dans l'une des deux directions opposées du spectre. Il y a longtemps que les colonies accomplissent le projet sans fin d'exploitation, d'asservissement et d'oppression des peuples colonisés (personnes racisées, issu-es de la diversité capacitaire, et autres dissident-e-s). Les regroupements privilégiés de maîtres-colonisateurs au cœur des métropoles du monde perpétuent la concentration des privilèges et de la richesse qui bénéficient majoritairement aux hommes blancs hétérosexuels et instruits. De cette manière, la grande maison du maître continue de bloquer l'accès aux ressources, perpétrant toutes sortes de violences et perturbant la nature à travers les pratiques de la monoculture, du vol de territoire, de la maximisation des profits, de la déforestation, de la

destruction de la biodiversité, de l'exploitation générale et du génocide. En outre, la maison du maître maîtrise maintenant les réalités atomiques et quantiques, qui définissent nos perspectives temporelles et décrivent en leurs mots l'invisible: l'accélération de particules, la radioactivité et la transformation des métaux, l'interférence avec le champ magnétique de la terre, la diffusion de masse de fréquences qui se rapprochent de celles des cellules humaines. Cette main mise sur le temps est substantiellement soutenue par la dette, la pauvreté, la spéculation du marché, le système bancaire mondial, la prédiction et le contrôle du désir et de ses effets. Cette expansion du pouvoir sur la nature donne naissance à une écologie coloniale cynique et esthétisée qui traverse l'environnementalisme blanc. Alors qu'**ils** nous mettent au visage des images de cruauté animale et d'expropriation d'humain-e-s, **ils** réussissent à dissimuler comment **nous participons** à ces processus. Ainsi, **ils** sont sur le point de parvenir à figer nos capacités à percevoir le temps en relation avec les efforts nécessaires pour se placer en opposition à certaines actions. Alors que le milieu universitaire circonscrit tous ces enjeux dans leur espoir d'aller à la découverte de leur notion d'Anthropocène, une notion du temps étrangère, voire extraterrestre, est en jeu. Nos responsabilités éthiques sont apaisées par le fantasme d'un temps où il sera plus facile d'envoyer la vie en espace que de la maintenir ici sur Terre. Comme si les vaisseaux de fine pointe technologique qu'on envoie dans l'espace pouvaient éventuellement nous guider vers un état de nature initial, localisé ailleurs. Parallèlement à ce rêve d'une machine à voyager dans le temps qui répare l'irréparable, il y a ce déni du monde qui nous entoure: "Le régime colonial a cristallisé des circuits et on est contraint sous peine de catastrophe de les maintenir. Il faudrait peut-être tout recommencer, changer la posture des exportations et non pas seulement leur destination, réinterroger le sol, le sous-sol, les rivières et pourquoi pas le soleil" (Frantz Fanon, 1961) et par conséquent : LE TEMPS.